

De la Rome antique à Washington

Le nom et le destin historique de la Roumanie

IOAN-AUREL POP

*« Țara Românească (Terra Romanesca) eut autrefois un sens que la plupart ont oublié et d'autres n'ont jamais compris ; elle signifiait toute la terre qui, du point de vue ethnique, est habitée par des Roumains. »
(N. Iorga)*

Ioan-Aurel Pop

Professeur à la Faculté d'Histoire et Philosophie de l'Université Babeș-Bolyai, directeur du Centre d'Études Transylvaines. Auteur de plusieurs ouvrages, dont **Românii și maghiarii în secolele IX-XIV** (Les Roumains et les Hongrois aux IX^e-XIV^e siècles) (1996, 2003), **Geneza medievală a națiunilor moderne (secolele XIII-XVI)** (La genèse médiévale des nations modernes, XIII^e-XVI^e siècles) (1998), **Los Rumanos y Rumanía** (2006).

L E NOM d'un pays est quelquefois tout aussi important que son existence même. Et l'exemple le plus récent est le cas d'un État qui n'a pas encore le droit de s'appeler officiellement la Macédoine. Le nom d'un pays est intimement lié à son identité, en lui modelant, tacitement, le destin. C'est, au moins, ce qui s'est passé avec la Roumanie.

La Roumanie existe officiellement, entre ses frontières actuelles, depuis 1946-1947, lorsque la Conférence de Paix de Paris sanctionnait la situation instituée après la guerre. La Roumanie contemporaine – qu'on appelle aussi « la Grande Roumanie » – s'était cependant formée dès 1918, au moment où la Bessarabie (le 27 mars/9 avril), la Bucovine (le 15/28 novembre), la Transylvanie, le Banat, la Crișana et le Maramureș (le 18 novembre/1^{er} décembre) s'étaient unis au Vieux Royaume. L'autre Conférence de Paix de Paris allait, dans les années 1919-1920, reconnaître cette Roumanie sur le plan international. La Roumanie, en tant que noyau

de l'État moderne, était plus vieille encore, s'étant constituée sous Alexandru Ioan Cuza et au début du règne du prince Charles de Hohenzollern. C'est à la même époque (1862-1866) que fut pour la première fois utilisé le nom officiel de Roumanie, pour le territoire résultant de l'union de la Valachie (Țara Românească) – l'Olténie et la Munténie, sans la Dobroudja – à la Moldavie (la partie centrale-occidentale, sans la Bucovine et la Bessarabie). La Constitution de 1866 consacra le nom de Roumanie, que la conquête, la proclamation et la reconnaissance de l'indépendance absolue (accompagnées du rattachement de la Dobroudja à l'État roumain, en 1878), de même que l'instauration du royaume (1877-1884) allaient définitivement imposer. Cela n'empêche que dans les milieux étrangers les noms de Valachie et Valaques, avec leurs variantes en différentes langues, continuent à être véhiculés longtemps après.

Cette constitution tardive de l'État roumain moderne et l'imposition de la dénomination officielle de Roumanie à peine dans la seconde moitié du XIX^e siècle sont les principaux responsables de la confusion jetée dans les esprits d'un grand nombre d'auteurs étrangers quant à la dualité du nom Valachie – Roumanie et Valaque – Roumain. Il y a des voix qui disent que celui qui a « inventé » ou utilisé pour la première fois le nom de Roumanie, pour désigner l'espace de l'ancienne Dacie trajanne, a été Dimitrie Philippide, un auteur grec qui a publié, vers 1816, à Leipzig, les ouvrages *Histoire de Roumanie* et *Géographie de Roumanie*. D'autres pensent sincèrement que le toponyme de Roumanie est né réellement *ex nihilo*, au début du XIX^e siècle, pour des raisons artificielles et dans l'esprit du nationalisme moderne. Liée à cette conviction il y en a une autre, d'actualité dans certaines zones de la spiritualité européenne, qui affirme que les Valaques auraient été une population diffuse, disparate et imprécise au Moyen Âge, à plusieurs branches et composantes ; et que l'une de ces branches a donné naissance, à l'époque moderne, en même temps avec la formation des nations de type moderne, aux Roumains. Autrement dit, les Valaques et les Roumains seraient deux peuples (ethnies) de souche romaine qui se sont succédés dans le temps : les Valaques auraient été les premiers, les Roumains les suivants. Sans parler des « hypothèses » tendancieuses, à substrat politique, liées aux différences entre Vlaques/Valaques et Volochs ou entre Moldaves et Roumains, dénuées de tout fondement scientifique et produits de la propagande russe et surtout soviétique, que certains « mercenaires » politiques, nostalgiques du communisme et assoiffés de pouvoir, ont reprises et perpétuées jusqu'à nos jours.

L'historiographie roumaine avait, dès le XIX^e siècle déjà, démolie la théorie de la différence entre Valaques et Roumains. Des historiens tels Nicolae Iorga¹, Gheorghe I. Brătianu², Șerban Papacostea³, Adolf Armbruster⁴, Vasile Arvinte⁵, Eugen Stănescu⁶, Ștefan Ștefănescu⁷, Stelian Brezeanu⁸ et d'autres⁹ n'ont fait au fond que démontrer, par des arguments convaincants, que les Roumains avaient,

dès le Moyen Âge, deux noms : un nom utilisé par les étrangers (résultat de l'altérité, du contact avec l'« autre », avec l'étranger), mais qu'ils n'employaient jamais et même ignoraient ; et un autre nom, par lequel ils s'appelaient eux-mêmes (résultat de la conscience de soi). Le premier nom est celui de *Valaque*, avec toutes ses variantes (*Valah, Valach, Voloh, Blac, Oláh, Vlas, Ilac, Ulah* etc.), le second celui de *Roumain/Rumân*¹⁰, lui aussi avec plusieurs variantes, moins nombreuses que le précédent. La situation n'est pas singulière, se rencontrant chez plusieurs peuples : les Hongrois (le nom utilisé par les étrangers) s'appellent eux-mêmes *Magyarok*, les Grecs sont parfois connus comme *Hellènes*, les Polonais comme *Leși* (en roumain) ou *Lengyelok* (en hongrois), les Allemands comme *Fritz, Tedeschi, Németok*, alors qu'ils s'appellent eux-mêmes *Deutschen*. Un Serbe est/était, pour un Hongrois, *Rác*, un Slovaque, *Tót*, un Italien, *Olász*, un Roumain, *Oláh*¹¹ etc.

Quant aux Roumains, cette dualité est clairement étayée, dès les XIII^e-XIV^e siècles. Les auteurs étrangers reconnaissent, sans conteste, que bien que le nom de *Valaque* ait été véhiculé dans les milieux étrangers européens et même extra-européens, les Roumains eux-mêmes s'appelaient Roumains (*Rumâni*), du terme latin *Romanus*, qui perpétuait à travers les siècles le souvenir de l'antique Rome. Comme Șerban Papacostea et Adolf Armbruster l'avaient bien remarqué, certains Roumains avaient, dès le Moyen Âge, la conscience de leur romanité, c'est-à-dire la conviction d'être les descendants des Romains, militaires et colons que la domination romaine, imposée par certains empereurs dès le I^{er} siècle de l'ère chrétienne, et continuée par Trajan et ses successeurs, avait installés en Mésie et en Dacie. C'est une idée qu'on peut suivre depuis la correspondance de l'empereur (tsar) des Bulgares et des Roumains, Ioniță Caloian (Johanitsa Asen ou Jean Asen dit Kalojan), avec le pape Innocent III, autour de l'an 1200¹², jusqu'au milieu du XVI^e siècle, lorsque les moines du Monastère Dealu, près de Târgoviște, relaient au padouan Francesco della Valle et à ses compagnons l'histoire de « l'établissement des habitants dans ce pays »¹³, dû à l'empereur Trajan, dont les colons avaient été les aïeux des Roumains, qui « ont conservé le nom des Romains », les « coutumes » et la « langue » des Romains.¹⁴ L'emploi du nom Roumain, dérivé du terme latin *Romanus*, pour désigner, de l'intérieur, le seul peuple roman du Sud-Est européen, est un peu déconcertant et a donné lieu à de nombreuses controverses. La multitude d'explications ne peut pas en contourner la plus importante : il s'agit de l'isolement des Romains, Proto-roumains et ensuite Roumains au milieu de populations et de peuples allogènes, non-romains (slaves, touraniens, finno-ougriens), alors que les peuples romains occidentaux, plus nombreux, étaient voisins, d'où le besoin de les différencier. L'origine du terme *Valaque* est assez obscure, mais la plupart des spécialistes estiment qu'il proviendrait du nom d'une tribu celtique romanisée – *Volcae* –, repris en latin, en grec, en slavon et par la

suite dans les langues vernaculaires au sens de communauté latinophone parlant une langue néo-latine. Étant donné que les seuls à parler le néo-latin au Moyen Âge étaient, en Europe centrale et du Sud-Est¹⁵, les Roumains, le terme Valaque (avec ses variantes) finit, à la fin du I^{er} millénaire, par désigner les Roumains. Vu l'absence d'un autre groupe néo-latin au Bas-Danube et dans les Carpates, les Slaves, les Hongrois, les Grecs et les autres peuples ont commencé à appeler les Roumains (qu'ils tenaient pour des Romains) par le terme Valaque. Bien qu'il ne soit, comme nous l'avons déjà dit, un fait singulier, c'est tout de même déconcertant, puisque les deux ethnonymes – *Roumain* et *Valaque* – signifient essentiellement la même chose, soit héritier de la latinité, de la romanité. Le nom Valaque est en quelque sorte une traduction du terme Roumain. On peut même nuancer et dire que, si le terme Roumain renvoie principalement à l'origine romaine, le terme Valaque concerne surtout la langue latine, l'usage du latin. Le dénominateur commun est, dans les deux cas, Rome et la perpétuation de son souvenir. Le terme Roumain est, évidemment, moins attesté dans les sources anciennes, ce qui ne doit pas étonner : d'une part, les étrangers se servaient d'un autre terme pour désigner ce peuple et, d'autre part, les Roumains, du fait d'avoir pour langue de culte le slavon, utilisaient, eux-aussi, des termes propres à cette langue, dérivés toujours du Valaque. À partir du XVI^e siècle, lorsque la langue roumaine devient d'usage, le seul terme rencontré dans les textes roumains est celui dont se servaient les Roumains eux-mêmes, soit Roumain. La dualité Valaque/Roumain remonte cependant au XIV^e siècle, l'exemple le plus représentatif étant un document émis par le pape Clément VI, en 1345, où les Roumains sont appelés *Olachi Romani*.¹⁶

Au moment où, à la fin du I^{er} et au début du deuxième millénaire, les Roumains fondèrent leurs propres communautés politiques – pays, duchés/voïvodats etc. –, les étrangers les appelèrent, naturellement, *Valachies*, *Vlachies*, *Blachies*, *terrae Blachorum*, avec différentes variantes. De telles formations, noyaux d'États médiévaux au fond, il y en a plusieurs, tant au sud qu'au nord du Danube, mais seulement quelques-unes allaient devenir de véritables États entièrement constitués. Par exemple, les deux voïvodats roumains du nord du Danube, habités et dirigés par des Roumains, s'appellent dans certaines sources *Grande Valachie* (Țara Românească) et *Petite Valachie* (Moldova, la Moldavie) ou bien *Hongro-vlachie* (la Valachie du côté de la Hongrie) et *Russo-vlachie* (la Valachie du côté de la Russie). Au Moyen Âge, le Banat est parfois appelé *Valachia Cisalpina* (soit « pays roumain d'en deçà des montagnes »), alors qu'une série de documents latins relatifs au Banat, datant de l'an 1500, font mention de jugements rendus non pas selon « le droit roumain », comme de coutume, mais selon « le droit du pays roumain » (*ius Volachie*).¹⁷ Autrement-dit, le Banat était un pays roumain (Țară Românească) pour ses habitants, et une Valachie pour ceux de l'extérieur.

Logiquement, les Roumains, du fait de ne pas utiliser la dénomination de Valaque, n'auraient pas pu appeler leurs pays Valachies, mais autrement, probablement par un terme dérivé du Roumain. Nicolae Iorga, par une intuition extraordinaire, issue d'une connaissance approfondie, les a appelés « Romanies » ou « Romanies populaires ».¹⁸ Les témoignages indirects, les allusions et les simples indices ne peuvent malheureusement pas étayer cette idée tellement féconde. Un indice de ce genre est significatif : au moment où la langue roumaine devient d'usage et que des textes anciens commencent à être traduits du grec, du latin, du slavon etc., le terme équivalent pour la Valachie était invariablement pays roumain (*Țară Românească*), ce qui signifie la même chose que Romanie ou Roumanie. Cependant les étrangers ne pouvaient pas utiliser ce nom pour désigner un État habité et dirigé par des Roumains, pour plusieurs raisons. La première, on l'a déjà mentionnée : pour eux, les Roumains étaient des Valaques, et c'était donc normal d'en former un dérivé pour le nom des pays des Valaques. D'autre part, la région est-européenne du sud des Balkans et du nord de Constantinople, confinée à l'est par la mer Noire – région qu'on appelait aussi, de manière archaïsante, la Thrace –, apparaît dans certaines sources médiévales, cartographiques incluses, sous le nom « Romania », en souvenir du vieil Empire romain et de sa domination. C'est ce qui explique le nom de « Roumélie » que les Turcs ottomans avaient donné à cette province, et qui s'est perpétué jusqu'au XIX^e siècle. Ce nom Romania/Roumélie n'avait cependant qu'un contenu politique, étant dénué de toute signification ethnique. C'était tout simplement le souvenir d'un État, et n'exprimait point l'existence d'un peuple.

Une information de date récente – malheureusement sans écho – nous est fournie par l'historien Șerban Papacostea ; il met en lumière une source prouvant sans conteste que les Roumains appelaient jadis Țara Românească aussi par le terme de Roumanie ou quelque chose de très semblable. Il s'agit d'un mémoire du XVI^e siècle appartenant au jésuite hongrois Étienne Szántó, par lequel il demandait la fondation, à Rome, de collèges à l'usage de différentes nations, dont *Valachia inferior, quae Romandiola et Romaniola dicitur*.¹⁹ Le clerc dit que ce pays s'avoisinait avec la Transylvanie, qu'il s'appelait autrefois Dacie et que ses habitants parlaient un italien corrompu, que les Italiens pouvaient comprendre. « Romaniola »/« Romandiola » est un dérivé, une variante de *Romania*. Le jésuite hongrois affirme que « la Valachie inférieure est appelée Romaniola » et « Romandiola », sans préciser par qui. On comprend cependant aisément qu'il s'agit de ses habitants, les Roumains, qu'il tient pour italianophones/latinophones, descendants de Rome. Les Roumains ne prononçaient évidemment pas *Romania* ou *Romaniola/Romandiola*, mais le jésuite ne put pas reproduire en latin certains sons (les voyelles en particulier) spécifiques de la langue roumaine. Le fait que l'auteur de ce témoignage soit hongrois, c'est-à-dire un bon connais-

seur des Roumains, est extrêmement important, puisqu'il a certainement entendu le nom par lequel les Roumains appelaient le plus ancien de leurs pays.

Cette attestation du XVI^e siècle du nom de Roumanie pour Țara Românească (la Valachie) ne doit pas surprendre. C'est la conséquence de toute l'évolution historique. Țara Românească a conservé, par son nom aussi, la dénomination de son peuple, a préservé, le premier des pays roumains, l'identité roumaine sur le plan politique, et a assumé la mission latente de reconstituer l'unité de tous les Roumains.²⁰ Il y avait, comme nous l'avons dit, plusieurs pays roumains. Iorga pensait même que « Țara Românească (*Terra Romanesca*) eut autrefois un sens que la plupart ont oublié et d'autres n'ont jamais compris ; elle signifiait toute la terre qui, du point de vue ethnique, est habitée par des Roumains. »²¹

Par conséquent, tout comme leurs voisins hongrois ou grecs – qui, eux-mêmes, ne s'appellent pas Hongrois ou Grecs –, et comme d'ailleurs nombre d'autres peuples, les Roumains ont un nom que les étrangers n'ont pas utilisé et que la plupart ont même ignoré jusqu'à présent. D'autre part, les Roumains n'ont pas connu, et donc pas utilisé le nom Valaque. Le nom Roumain est au moins tout aussi vieux que celui (ceux) donné(s) par les étrangers, mais il est attesté plus tard et beaucoup plus rarement. Le nom officiel du pays – la Roumanie – est moderne en ce qui concerne la forme et l'attribution à l'espace actuel, mais il existe depuis longtemps déjà. Le nom de Roumanie – avec ses différentes formes de prononciation médiévales – a probablement circulé parallèlement à la dénomination de Valachie, étant l'emblème de l'identité et de la conscience de soi des habitants d'un certain espace.

La dénomination de Dacie s'est perdue dès l'antiquité, lorsque l'ancien royaume de Décébale s'est transformé en province romaine, c'est-à-dire en une Romanie, divisée par la suite en plusieurs Romanies.²² Après le retrait et la chute de Rome, elles allaient, petit à petit, devenir des entités latines plus ou moins grandes, situées au nord et au sud du Danube et entourées de populations non-latines. Leur latinité est prouvée à la fois par leur nom propre, interne, de *Romanies* que par celui externe, donné par les allogènes, de *Valachies*. Les Romanies ou les Valachies sud-danubiennes se sont progressivement réduites et éparpillées après la migration massive des Slaves (après l'an 602) et la formation de leurs États. Le dernier grand sursaut d'une telle Valachie, soit d'une formation politique des Roumains du sud du Danube bien organisée, cette fois en alliance avec les Slaves, fut l'Empire roumano-bulgare formé à la fin du XII^e siècle, sous la dynastie roumaine des Asénides. Au nord du Danube, par contre, les noyaux politiques roumains se développaient à mesure que la romanité balkanique commençait à régresser sur le plan politique et démographique. C'est là, entre le Danube et les Carpates méridionales (ou les Alpes transylvaines), que se forma, au tournant des XIII^e-XIV^e siècles, suite à l'union de plusieurs Valachies, le pro-

totype de l'État roumain médiéval, c'est-à-dire la Grande Valachie ou Țara Românească. Les Roumains ont toujours utilisé, pour désigner cette grande formation politique – formée et dirigée par des Roumains – les termes de Țara Rumânilor/ Românilor, Țara Românească/Românească (Pays des Roumains, Pays roumain) et, à ce que l'on voit, même de Rumânia/România (Roumanie).

PAR CONSÉQUENT, à l'époque d'émancipation nationale, lorsque toute nation était censée avoir son propre État national, les Roumains avaient déjà un nom tout fait pour leur pays. Ce n'était pas un nom inventé par Dimitrie Philippide, les quarante-huitardes, le premier prince régnant des Principautés unies, Alexandru Ioan Cuza, ou son ministre des affaires étrangères, Mihail Kogălniceanu. C'était un nom qui remontait à un passé lointain, un nom qu'avaient, à un moment donné, porté toutes les formations politiques des Roumains. C'était aussi le nom auquel répondait, depuis plus de 1300 ans déjà, « Țara Românească » (la Valachie), c'est-à-dire le plus vieux et le plus prestigieux État médiéval roumain, qui avait, par son non même, assumé la mission latente de reconstituer l'unité politique du peuple dont il portait le nom.

La Roumanie n'a cependant été parachevée ni en 1859 ni en 1877-1878. Autour de 8 millions de Roumains continuaient à vivre à l'extérieur, au nord du Danube. À la même époque, la Bulgarie était divisée et occupée par les Ottomans ; la Pologne n'était plus qu'un souvenir, assujettie comme elle l'était par la Russie, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie ; les Tchèques et les Slovaques, de même que les Croates, les Slovènes et bon nombre de Serbes ne vivaient pas dans leurs pays. Des dizaines de peuples vivaient sous domination tsariste, alors que les deux nations dominantes d'Autriche-Hongrie – autrichienne et hongroise – étaient inférieures en nombre à ce qu'on appelait, de manière impropre, minorités. C'était une situation intolérable, qui durait depuis longtemps déjà, et la crise s'annonçait dès le XVIII^e siècle – moment d'initiation, organisation et déroulement des mouvements d'émancipation nationale. Cela n'empêche que les grandes puissances continuent à multiplier les injustices au lieu de les diminuer, à appliquer des solutions de cabinet ou imposées de force. Ainsi, en 1775, le Nord de la Moldavie, avec l'ancienne capitale du pays, Suceava, la tombe d'Étienne le Grand à Putna, les monastères peints et une population compacte et massivement roumaine, était rattachée à l'Autriche ; en 1812, la partie de la Moldavie située entre le Prout et le Dniestr (soit la moitié de l'ancienne principauté de Moldavie) – qu'on appelle dès lors Bessarabie²³ – était occupée par l'Empire russe ; en 1867, la conclusion du pacte dualiste austro-hongrois annulait complètement l'autonomie de la Transylvanie, tandis que la partie orientale de l'Empire des Habsbourg était soumise à une politique intense de magyarisation.

Vers la fin du XIX^e siècle, les blocs militaires-politiques créés en Europe et dans le monde entier menaçaient de redimensionner la planète en fonction de leurs propres intérêts, sans avoir égard au bien des peuples ; oubliant même que ces peuples représentaient une force immense, dont il fallait tenir compte. La Première Guerre mondiale fut une telle occasion de redimensionner le monde, opposant les intérêts des grandes puissances aux intérêts des nations. Les leaders du monde se sentirent obligés à prendre en considération les doléances des peuples, des petites nations, d'autant plus que les mouvements de masse menaçaient de bouleverser l'ordre préétabli. À la veille de la victoire de l'Entente, de l'avènement au pouvoir des bolcheviques et du déclenchement de la guerre civile en Russie, ainsi que des soulèvements sociaux et nationaux en Europe, le président Woodrow Wilson – le leader de la puissance mondiale numéro un – exposa, le 8 janvier 1918, dans un message adressé au Congrès américain, les conditions de paix sous forme de « Quatorze Points ». C'était pour la première fois qu'on parlait, à un tel niveau, des intérêts des peuples, de leur droit de décider de leur propre destin, de leur liberté. Autrement-dit, on reconnaissait le droit des peuples à l'autodétermination. Les Roumains ont su pleinement profiter de cette opportunité. Les instances qu'ils avaient élues par voie démocratique ont voté l'union des territoires à majorité démographique roumaine avec le Royaume de Roumanie. Ces instances étaient le « Conseil du Pays » réuni à Chişinău (Kichinev), qui décida de l'union de la Bessarabie, le « Congrès général de la Bucovine » de Cernăuţi (Tchernovsky), qui proclama l'union de la Bucovine, et la « Grande Assemblée générale » d'Alba Iulia, qui vota l'union de la Transylvanie et des autres provinces à majorité roumaine de Hongrie. C'était en 1918, après la promulgation des Quatorze Points wilsoniens.

Pour la première fois en histoire, la grande majorité des Roumains vivait dans un État appelé Roumanie, qui comptait environ 16 millions d'habitants et avait une superficie de plus de 300 000 km². La Roumanie rivalisait avec l'Italie pour ce qui concerne la superficie, étant le plus grand État du Sud-Est européen. Théoriquement, les principes wilsoniens étaient très généreux, mais leur mise en pratique se heurtait à bien des obstacles. Même si les grandes puissances de la zone – austro-hongroise et tsariste en particulier – s'étaient écroulées, il était extrêmement difficile de fonder, sur leurs ruines, des États nationaux ou des fédérations libres de nations. Les nouvelles frontières, bien que plus appropriées aux réalités ethniques, étaient encore loin de satisfaire toutes les exigences, notamment entre voisins. Les traditions médiévales, dans certains cas, les mouvements modernes d'émancipation, dans d'autres, avaient créé l'idéal d'un État national « grand ». On parlait, par exemple, de la Grande Hongrie, la Grande Bulgarie, la Grande Serbie, la Grande Roumanie, la Grande Albanie, la Grande Pologne etc. Or, vu les conditions, le mélange de populations, les enclaves étrangères

en terrain ethnique compact, les processus de dénationalisation etc., il était impossible que tous ces États soient « grands », qu'ils coexistent en paix et qu'ils soient contents. Plus d'un tiers de la population de la Roumanie était formé de minorités, alors qu'en Pologne cette proportion était plus élevée. De grandes frustrations sont apparues en Allemagne, Autriche, Italie, Bulgarie et notamment en Hongrie. On disait que la Hongrie avait vécu une tragédie des plus grandes, ayant perdu deux tiers de son territoire et de sa population. Ceux qui clamaient cette tragédie « oubliaient » généralement de spécifier que les territoires perdus avaient des majorités absolues, souvent prépondérantes, non-hongroises. Il n'était pas moins vrai que de grands groupes de Hongrois étaient restés entre les frontières de la Roumanie, de la Tchécoslovaquie et de la Yougoslavie. Ces Hongrois se voyaient tout d'un coup déchus du statut de nation dominante à celui de minorités ethniques et confessionnelles, qui devaient renoncer à leur mentalité élitaire et se conformer aux rigueurs imposées par d'autres États, qui leur étaient tout à fait étrangers. Les anciennes minorités, qui en Autriche-Hongrie avaient eu un statut inférieur, se sentaient maintenant en position dominante et, dans certains milieux, avaient même tendance à humilier les nouveaux marginaux. Ce sont les frustrations de ces communautés, mais surtout les frustrations des États se considérant lésés dans leurs droits après la Paix de Paris de 1919-1920, qui conduisirent, petit à petit, au déclenchement de la Seconde Guerre mondiale.

La paix conclue après la Première Guerre mondiale fut loin d'assurer la concorde et la prospérité des nations. Pour certains États ex-multinationaux, aux prétentions hégémoniques, pour d'autres, aux prétendues civilisatrices ou bien pour ceux qui poussaient l'irréductibilisme jusqu'à la limite de l'inacceptable, le moment 1918-1920 avait été extrêmement néfaste, perçu comme tel et augmenté aux proportions d'une véritable « tragédie » par la propagande d'une partie de l'élite politique. D'autre part, le destin des États « contents » de la paix conclue après la Première Guerre mondiale, tels la Pologne la Yougoslavie, la Tchécoslovaquie, la Roumanie, les pays Baltes, ne s'avéra pas beaucoup plus heureux. Bien que pour la conscience collective de ces pays l'entre-deux-guerres eût été une sorte d'« âge d'or », il ne fut pas exempt de grandes inquiétudes, de convulsions et même d'affrontements social-politiques et ethniques des plus graves. Les seuls États qui aient réussi à survivre jusqu'à nos jours sont la Pologne, sévèrement diminuée et déplacée vers l'Ouest, et la Roumanie, au territoire gravement amputé par l'Union soviétique.

La Roumanie actuelle n'est naturellement plus la Grande Roumanie d'il y a neuf décennies, et cela sous plusieurs aspects. Du point de vue territorial, la Bessarabie, le Nord de la Bucovine et la région de Herța sont situés au-delà de ses frontières. Ces pertes territoriales de 1940, maintenues après la Seconde Guerre mondiale, ne sont pas le résultat d'une décision injuste que les Roumains et

les grandes puissances auraient prise dans les années 1918-1920. Il ne s'agit pas de régions non-roumaines, de zones à majorité russe ou ukrainienne, mais de spoliations territoriales abusives, réalisées par la force des armes, par l'emploi de la menace et de l'intimidation, auxquels les grandes puissances ont dû ou été obligées de consentir. La Roumanie a de nos jours une superficie presque égale à celle du Royaume-Uni de la Grande Bretagne et de l'Irlande du Nord et une population d'environ 22 millions d'habitants, ce qui la situe à la septième place dans le cadre de l'Union européenne. Sous aspect ethnique, les Roumains représentent 90 % du total des habitants, le reste de 10 % étant constitué de minorités. Par conséquent, les Roumains ne peuvent regarder en arrière, vers les années 1918-1920, qu'avec sympathie et confiance. Ce qui se réalisa en 1918 par la volonté nationale n'eut, dans le cas de la Roumanie, rien d'abusif, ni d'éphémère ou d'artificiel. C'était tout simplement le parachèvement d'un destin historique : le territoire qui depuis les temps anciens s'appelait, sous aspect ethnique, Roumanie est devenu Roumanie également du point de vue politique et officiel. Et les Roumains savent que cette réalisation pérenne – devenue à présent une partie du concert européen des nations – s'est aussi accomplie avec l'appui des États Unis, la puissance mondiale numéro un. Serait-ce l'une des raisons pour laquelle les présidents américains ont toujours joui, parfois sous les couleurs d'un arc-en-ciel, d'un accueil extrêmement chaleureux à Bucarest ? □

Notes

1. N. Iorga, « La Romania danubienne et les barbares au VI-e siècle », in *Revue belge de philologie et d'histoire*, III, 1924, pp. 35-50.
2. Gh. I. Brătianu, *Originile și formarea unității românești*, éd. I. Toderașcu, Iași, 1998, pp. 60-64.
3. Ș. Papacostea, « Les Roumains et la conscience de leur romanité au Moyen Âge », in *Revue roumaine d'histoire*, IV, 1965, n° 1, pp. 15-24.
4. A. Armbruster, *Romanitatea românilor : Istoria unei idei*, 2^e édition, Bucarest, 1993, pp. 17-51.
5. V. Arvinte, *Român, românesc, România : Studiu filologic*, Bucarest, 1983, passim.
6. E. Stănescu, « Premisele medievale ale conștiinței naționale românești. Mărturii interne. Român-românesc în textele românești din veacurile XV-XVII », in *Studii : Revistă de istorie*, XVII, 1964, n° 5, pp. 967-1000.
7. Șt. Ștefănescu, « De la Romania la România », in *Arhivele Olteniei*, nouvelle série, I, 1981, pp. 77-84.
8. S. Brezeanu, *Identități și solidarități medievale : Controverse istorice*, Bucarest, 2002, passim.

9. I.-A. Pop, *Națiunea română medievală : Solidarități etnice românești în secolele XIII-XVI*, Bucarest, 1998, pp. 8-13.
10. Il n'est pas question ici des notions de « rumân » et « rumânie », utilisées au Moyen Âge et dans une période de l'époque moderne pour désigner la couche sociale des paysans asservis, de même que l'état de servitude des serfs de Țara Românească, qui constitue un aspect collatéral de ce thème.
11. Ces noms traditionnels, de *Olász* et *Oláh*, que les Hongrois ont donnés aux Italiens et aux Roumains, démontrent clairement que la conscience collective hongroise avait bien perçu le lien de parenté entre les deux peuples.
12. E. Stănescu, coord., *Răscoala și statul Asăneștilor : Culegere de studii*, Bucarest, 1989, pp. 32-33 ; Ș. Papacostea, *Geneza statului în Evul Mediu românesc : Studii critice*, édition augmentée, Bucarest, 1999, pp. 242-243.
13. Maria Holban, coord., *Călători străini despre Țările Române*, vol. I, Bucarest, 1968, pp. 322-323.
14. La conscience de la romanité s'impose définitivement dans la mentalité roumaine après le XVI^e siècle, grâce aux grands chroniqueurs, à Dimitrie Cantemir et ensuite à l'École transylvaine.
15. Nous omettons ici consciemment le petit peuple dalmate – disparu entre temps – des Balkans, voisin des Italiens et trop éloigné des Roumains sud-danubiens.
16. Armbruster, pp. 49-51.
17. I.-A. Pop, *Instituții medievale românești : Adunările cneziale și nobiliare (boierești) din Transilvania în secolele XIV-XVI*, Cluj-Napoca, 1991, pp. 141-151.
18. Sous l'influence de certains courants culturels du début du XX^e siècle, notamment le *sămănătorism* (dont il avait été l'animateur) et le *poporanism*, de la force de notre vie rurale, de la pérennité du paysan, Nicolae Iorga a tenu les premières créations politiques roumaines pour des produits du peuple, d'une démocratie paysanne *sui generis*. D'où la présence de l'épithète dans la dénomination « Romanies populaires ». Il allait par la suite nuancer et admettre la contribution majeure d'une couche supérieure, les boyards, qu'il appelle aussi « chevaliers ». Voir N. Iorga, *Studii asupra Evului Mediu românesc (până în sec. XVI)*, éd. Ș. Papacostea, Bucarest, 1984, pp. 405-406.
19. Papacostea, *Geneza statului*, pp. 249-253.
20. *Ibid.*, pp. 252-253.
21. N. Iorga, *Români și Slavi, Români și Unguri*, Bucarest, 1922, p. 9.
22. La dénomination de Dacie fut reprise sous l'impulsion de l'humanisme, de l'extérieur de la société roumaine, selon la manière des auteurs de la Renaissance d'archaïser les toponymes de leur époque. C'est ainsi que les pays roumains (de même que le Danemark) devinrent Dacie, la Hongrie se transforma en Pannonie, la Bulgarie et la Serbie en Mésie etc.
23. L'ancien nom médiéval de Bessarabie – provenant du nom de la dynastie des Bassarab de Valachie – désignait seulement le sud de la Moldavie, située aux embouchures du Danube, région qui fut pour un temps, aux XIV^e et XV^e siècles, rattachée à la Valachie.

Abstract

From Ancient Rome to Washington: The Name and the Historic Destiny of Romania

The belated creation of the modern Romanian state and the adoption of its official name of Romania in the second half of the 19th century are the main reasons behind the confusion present in the work of many foreign authors when it comes to the dual designations Wallachia/Romania and Wallachian/Romanian. Beginning with the Middle Ages, Romanians—just like other peoples (Hungarians, Greeks, Poles, Germans, etc.)—had two names: one used only by foreigners (Wallachian) and another used by themselves (Romanian). The name Romanian derives from the Latin *Romanus* and preserves the memory of ancient Rome. The name Wallachian probably comes from the name of a Romanized Celtic tribe, the *Völcae*, and was used to designate those communities that spoke a Neo-Latin language. In both cases, the common denominator was Rome, as the two peoples' names, *Romanian* and *Wallachian*, meant one and the same thing: descendents of the Latins, of the Romans. In 1918, the territory called Romania since ancient times, but only in the ethnic sense, also became Romania from a political and official point of view, and today Romania is a full member of the European community of nations.

Keywords

Romanian, Wallachian, Romania, Wallachia